

EXAMEN DES TRADITIONS GRECQUES, LATINES ET MUSULMANES

RELATIVES A L'ORIGINE DU PEUPLE BERBÈRE.

I.

Si nous en croyons les auteurs grecs, latins et musulmans, les premiers habitants du nord de l'Afrique furent des peuples autochtones « enfants du pays » (1), auxquels vinrent se mélanger plus tard, mais bien avant les temps historiques, d'immenses émigrations, venues toutes de l'Orient.

De ces peuplades aborigènes, nous ne savons presque rien ; à peine Salluste daigne-il nous apprendre que c'étaient « des peuples » grossiers et sans culture, n'ayant pour toute nourriture que la « chair des animaux sauvages et paissant l'herbe comme des » troupeaux ; ils n'étaient régis, dit-il, ni par les mœurs, ni par « les lois, ni par l'autorité d'un chef. Errants, dispersés, ils se » faisaient une cité là où la nuit les surprenait » (2).

Nous avons plus de détails sur les émigrations des temps suivants : Salluste, Procope et d'autres nous ont laissé sur ce sujet des traditions assez précises ; malheureusement, ces traditions elles-mêmes ne prouvent guère autre chose qu'un vague souvenir d'invasions, dont l'Asie avait été sûrement le point de départ, mais dont la date resterait indéterminée et se perdrait dans la nuit des temps. Mais, cela ne pouvait suffire à l'ardente curiosité des anciens commentateurs. Aussi, avec leur légèreté de système, avec leur étrange mépris de toute critique et de toute vérité, se mirent-ils à broder, sur ces vagues souvenirs, diverses légendes qui, selon les opinions régnantes à l'époque, ramenèrent, tour à tour, les origines de la nation Berbère soit aux premiers peuples connus de l'antiquité grecque, soit à la généalogie biblique, imposée comme article de foi par les pères de

(1) Procope, Bell. Vand., II, 10.

(2) Salluste, Bell. Jugurth., c. 21.

l'église chrétienne et, plus tard encore, par les docteurs de la loi de Mahomet.

Les Phéniciens qui, les premiers, conduisirent leurs flottes au-delà du détroit des Colonnes, avaient recueilli de nombreux renseignements sur les peuplades riveraines de l'Atlantique. Salluste dit avoir compulsé leurs ouvrages et nous en a laissé le résumé suivant :—

« Quant à la tradition, dit-il, sur les premiers habitants de
» l'Afrique, sur ceux qui s'y sont établis ensuite et sur la ma-
» nière dont toutes ces races se sont mêlées, j'ai cru devoir, dans
» le peu que je vais dire, m'écarter des idées reçues et prendre
» pour guides les livres puniques du roi Hiempsal, qui sont
» conformes, d'ailleurs, à l'opinion des naturels du pays. De
» reste, je laisse sur le compte des auteurs la garantie des
» faits. »

» Les premiers habitants de l'Afrique ont été les Gétules et
» les Libyens, peuples grossiers et sans culture, .. Lorsque Hercule
» fut mort en Espagne, comme le pensent les Africains, son
» armée, qui était un mélange de différentes nations, désunie par
» la perte de son chef et par les prétentions de vingt rivaux qui
» se disputaient le commandement, ne tarda point à se dissiper.
» Dans le nombre, les Mèdes, les Perses et les Arméniens, ayant
» passé en Afrique sur des vaisseaux, occupèrent la côte voisine
» de notre mer. Les Perses, seulement, s'enfoncèrent un peu plus
» vers l'Océan ; là, ils se mêlèrent insensiblement, par des ma-
» riages, avec les Gétules ; et, comme dans leurs diverses tentatives
» pour trouver les meilleurs pâturages, ils avaient souvent par-
» couru tantôt un lieu tantôt un autre, ils se donnèrent eux-
» mêmes le nom de Numides. Quant aux Arméniens et aux
» Mèdes, ils se joignirent aux Libyens, peuples plus voisins de
» notre mer que les Gétules plus rapprochés du soleil et de la
» zone brûlante. ... Peu à peu les Libyens, dans leur idiome
» barbare, dénaturèrent le nom des Mèdes, qu'ils appelèrent
» Maures par corruption ... Mais, ce furent les Perses qui, en
» peu de temps, prirent un accroissement extraordinaire. Par la
» suite, depuis qu'ils eurent adopté le nom de Numides, leur
» excessive population les ayant forcés de se séparer, une colonie
» de leurs jeunes gens alla occuper le pays voisin de Carthage,
» celui qui s'appelle Numidie. Les deux peuples, l'ancien et le
» nouveau, s'appuyant l'un sur l'autre, soumirent leurs voisins

» par les armes et par la crainte, et ils étendirent sans cesse
» leur nom et leur gloire, surtout ceux qui s'étaient le plus
» rapprochés de la Méditerranée, parce que les Libyens étaient
» moins belliqueux que les Gétules; enfin, la partie inférieure
» de l'Afrique fut presque toute possédée par les Numides. Les
» vaincus avaient pris le nom des vainqueurs et tous ne formaient
» plus qu'une seule nation » (1).

Il ne faut pas longtemps étudier ce récit pour voir qu'il a été forgé après-coup, et l'on peut même retrouver, sans trop de recherches, les élémens divers qui ont servi à le former. En effet, la fabuleuse expédition d'Hercule en Occident est évidemment d'origine phénicienne, et l'on en reconnaît le mythe dans le culte de l'Hercule punique (Melkarth), génie tutélaire de Tyr (2), répandu en Espagne et en Afrique par les flottes et les colonies de Carthage. — Quant à la présence dans son armée de troupes Perses, Mèdes et Arméniennes, ce détail devait expliquer le nom des Pérorsés et Pharousiens, antiques habitants des bords de l'Atlantique, et celui des Mas-Mouda actuels, peuples montagnards, dont la dénomination, citée pour la première fois depuis treize siècles et conservée sans altération jusqu'à nos jours, remonte sans doute aussi aux premiers temps de l'antiquité païenne. Le nom de Maures n'est pas non plus une dérivation arménienne du nom des Mèdes; la science moderne lui a trouvé une étymologie plus logique, en le rapprochant du nom de Mahurim (Occidentaux), donné par les marchands de Carthage et d'Utique aux peuplades lointaines du couchant. — Le mot Numide, enfin, est un mot tout-à-fait grec; et, à cet égard, il faut faire une remarque. Comment peut-on croire que Salluste, si judicieux et si sensé, n'ait pas montré combien il était choquant de faire parler aux indigènes de l'Afrique la langue des Hellènes, s'il n'eût pensé, lui aussi, sa légende si évidemment controuvée qu'elle ne méritait pas l'honneur d'une critique?

Si improbable, cependant, que fût la version d'Hiempsal, elle fut, sous l'autorité de Salluste, adoptée sans vérification par le monde savant. Pline la confirme en nous apprenant que les Pharousiens et les Pérorsés étaient la lignée des Perses amenés par

(1) Sall. Bell. Jugurth., c. 21. Trad. Dureau de la Malle, p. 26.

(2) Melk-Karth (maître de la ville). C'était à Tyr le Dieu du commerce.

le conquérant phénicien. Strabon, la modifiant un peu, fait des Libyens la descendance d'Indiens, débris de l'armée d'Hercule. Apher, fils d'Hercule, dit l'un (1), son lieutenant, dit un autre (2), donna son nom à l'Afrique. — Tanger, dit un autre (3), fut fondée par Sophak, fils ou petit-fils du héros; et ce Sophak, lui-même, si l'on en croit Alexandre Polyhistor, fut le père des Sophonkains (4), nommés par Ptolémée dans la Tingitane. — Ce n'est pas tout: Solin, plus tard, nous montre Icosium (Alger) fondée par vingt (*Eikosi*) compagnons d'Hercule; Procope nous rappellera la lutte d'Hercule et d'Antée à Clypea, et, enfin, nous retrouvons jusque chez les Musulmans des traces visibles de l'antique opinion païenne (5).

II.

Ce que l'évidence du conte, l'invraisemblance des détails, la fausseté des théories n'avaient pu réussir à faire, le triomphe des idées chrétiennes sur les anciennes religions du vieux monde le fit sans difficulté sensible. On ne crut plus au grand Jupiter, ni à son fils le divin Hercule, ni aux expéditions que ce héros avait conduites, ni aux colonies qu'il avait fondées en Occident; il fallut donner une autre origine aux peuples de l'Afrique et leur trouver une place dans la descendance de Sem, de Cham ou de Japhet.

Les livres saints ne nous avaient pas appris ce qu'étaient devenues les anciennes populations Cananéennes dépossédées par Josué, fils de Nun, et, en dernier lieu, par David, fils de Jessé,

(1) Solin, ch. 27. (2) Cléodime de Damas.

(3) Tanger fut fondé par Sophax, fils d'Hercule et de Tingis, veuve d'Antée. (Plutarque, Sertorius, 9).

(4) Alex. Polyhistor: « Didor, fils d'Hercule, engendra Sophon, personnage de qui les Sophakes, peuple barbare, tiennent leur nom. » — Voir aussi M. de Slane, Appendice au 4^e vol. de l'histoire des Barbares, p. 572. Il y cite Plutarque, Josèphe, Appien, Suidas.

(5) Il n'y a guères que la chronique d'Alexandrie et l'historien juif Josèphe qui se soient écartés de l'opinion générale: d'après la chronique, Apher, qui donna son nom à l'Afrique, était fils de Saturne et frère de Chiron et de Picus (Mannert géog. des États Barb., trad. Marcus, p. 724); d'après l'autre (Ant. Jud., I, 7 et 15, II, 9), ce pays devrait son nom à Ophar, fils de Madian et petit-fils d'Abraham. — Cette opinion toute juive n'eut pas d'écho dans le monde savant du temps.

qui leur avait enlevé *Jebus*, leur dernier refuge. Les historiens du Bas-Empire en firent les ancêtres du peuple Berbère.

« Lorsque les Hébreux, dit Procope, après leur sortie
» d'Égypte, atteignirent les frontières de la Palestine, ils perdi-
» rent Moïse, leur sage législateur, qui les avait conduits pendant
» le voyage. Il eut pour successeur Jésus, fils de Navé, qui, ayant
» introduit sa nation dans la Palestine, s'empara de cette contrée
» et, déployant dans la guerre une valeur surhumaine, subjuga
» tous les indigènes, se rendit facilement maître de leurs villes
» et s'acquit la réputation d'un général invincible. Alors, toute
» la région maritime qui s'étend depuis Sidon jusqu'aux frontières
» de l'Égypte se nommait Phénicie ; elle avait de tout temps
» obéi à un seul roi, ainsi que l'attestent tous les auteurs qui
» ont écrit sur les antiquités phéniciennes. Là, vivaient un grand
» nombre de peuplades différentes, les Gergéséens, les Jébuséens
» et d'autres dont les noms sont écrits dans les livres historiques
» des Hébreux. Lorsqu'elles virent qu'elles ne pouvaient résister
» aux armes du conquérant, elles abandonnèrent leur patrie et
» se retirèrent d'abord en Égypte ; mais, s'y trouvant trop à
» l'étroit, parceque depuis longtemps ce royaume était encombré
» d'une population considérable, elles passèrent en Afrique, occu-
» pèrent ce pays jusqu'au détroit de Cadix et y fondèrent de
» nombreuses villes, dont les habitants parlent encore, aujourd'hui,
» la langue phénicienne. Elles construisirent aussi un fort dans une
» ville nommée alors Numidie, qui porte aujourd'hui le nom de
» Tigisis. Là, près d'une source abondante, s'élèvent deux colonnes
» de marbre blanc, portant gravée, en lettres phéniciennes, une
» inscription dont le sens est : « Nous sommes ceux qui avons
» fui loin de la face du brigand Jésus, fils de Navé. »

» Avant leur arrivée, l'Afrique était habitée par d'autres peu-
» ples, qui, s'y trouvant fixés depuis des siècles, étaient appelés
» les enfants du pays..... »

Suidas, dit encore M. Lacroix, atteste aussi l'existence de ces inscriptions.

Cette légende a eu ses détracteurs et ses adhérents. Gibbon, Mannert l'ont réfutée. M. Lacroix l'admet toute entière : « Man-
» nert, dit-il, raille agréablement sur l'existence des deux co-
» lonnes dont il souhaite la découverte aux voyageurs futurs,
» ce qui est faire grand tort à Procope, si exact et si judicieux,
» et cela sans convaincre personne. La savante Commission des

» Inscriptions et Belles-lettres pensait bien différemment et avec
» plus de sagesse, quand elle disait : « Certes l'espoir de retrouver
» des stèles aussi curieuses pour l'histoire et qui sont indiquées
» avec tant de précision par un auteur véridique, par un témoin
» oculaire, mérite qu'on dirige des explorations et des fouilles en-
» tre Lambæsis (Tezzoute) et Thamugas, où était placée Tigisis. »

Malgré ces puissantes autorités, il est impossible d'adopter la légende de Procope. M. Lacroix s'appuie surtout sur l'autorité des anciens historiens phéniciens dont parle Procope, sans songer que celui-ci, moins explicite, ne parle que d'auteurs qui ont écrit sur les antiquités phéniciennes et que, d'ailleurs, il n'invoque leur témoignage que pour rappeler que les peuples de la Phénicie obéissaient jadis à un seul roi. — Du reste, ce qui nous est resté des anciens historiens de cette région ne concorde pas assez avec l'Écriture Sainte, pour qu'on puisse admettre qu'ils aient conservé souvenir de cette émigration ; nous avons, au contraire, tous les livres d'Hérodote et de Diodore, qui ne nous apprennent rien de pareil ; et même le tableau qu'ils nous ont laissé des Libyens de leur temps, peuples sauvages, sans lois, sans villes, souvent sans chefs, s'oppose à ce que nous les croyions les enfants des citadins, relativement civilisés, de Sodome, de Jéricho et de l'antique Jébus — Puis, où étaient, à l'époque d'Hérodote, aux temps d'Agathocle, ces villes indigènes dont Procope nous a raconté la fondation et qui existaient encore de son temps, sans que nul avant lui ne nous en ait parlé, ni Polybe, ni Tite-Live, plus exacts encore et mieux renseignés que l'historien Byzantin ? Comment admettre que saint Augustin, qui visita tant de fois Tigisis, n'ait rien su de l'inscription de Tigisis et de la légende qui s'y rattachait ? Comment ajouter foi à cette inscription singulière, où les vaincus prennent tant de soin d'éterniser leur défaite avec le nom de leur vainqueur, et ne songent même pas à apprendre aux générations futures ni leur nom, ni leur origine, ni leur nationalité ? Quelle autorité, enfin, peut se promettre Procope, si peu instruit de l'histoire des temps passés, qu'il prend Numidie pour un nom de ville et qu'il la fait bâtir par ses nouveaux émigrants ?

Procope s'est donc trompé. Il n'a pas su reconnaître dans ces villes, où l'on parlait phénicien, de simples comptoirs carthaginois, et si, toutefois, l'inscription dont il parle a réellement existé, il a trop facilement accepté la traduction qu'on lui en a donnée.

III.

De la même période, sans doute, c'est-à-dire de l'établissement définitif du christianisme, date une version analogue, qui ne nous a été révélée pourtant que par les traditionnistes musulmans. D'après cette nouvelle hypothèse, ce ne fut plus Josué, fils de Nun, qui avait expulsé les Berbères de la Terre Sainte, c'était le roi David, après la mort de Goliath.

« On n'est pas d'accord, dit Ben Kelbi (1), sur le nom du » prince qui éloigna les Berbères de la Syrie ; les uns disent que » ce fut David qui les en chassa, après avoir reçu par une révélé- » lation divine l'ordre suivant : O David, fais sortir les Berbères » de la Palestine, car ils sont la lèpre du pays. D'autres veulent » que ce soit Josué, fils de Nun, ou Ifrikos, ou bien l'un des » rois Tobba. »

Ben Coteiba (2), qui vivait cent ans après Ben Kelbi, eut une connaissance plus complète des récits de la littérature latine. Après avoir ramené à Djalout (Goliath), l'origine des Berbères, il nous apprend que ce Djalout descendait, par quatre générations, de Cahtan, fils de Fars « personnage bien connu, dit-il » et bien connu, en effet, pour être l'aïeul des Persans ; puis, il ajoute, sans songer autrement à concilier toutes ces données : « Et Sofok est l'ancêtre de tous les Berbères. » Dans cette éclectique version peut-on méconnaître l'opinion d'Hiempsal sur l'origine persique des Numides, une tradition analogue à celle de Procope et, enfin, un souvenir de ce fabuleux *Sophak*, fils d'Hercule, que nous a révélé Suidas.

Les Arabes, vainqueurs des Berbères, comme le peuple d'Israël l'avait été des Jébuséens, se plurent à reconnaître dans les vaincus la descendance maudite de Canaan ; et, soit qu'ils n'aient pas connu les documents antiques, soient qu'ils aient dédaigné de s'en servir, ils retranchèrent de leurs listes Fars, Sofok et même Djalout, et rattachèrent les Africains à la race de Cham, soit par un fabuleux *Berber*, fils du Casluhim de la Bible (3), soit par un certain *Berr*, fils de *Mazigh*, fils de Canaan (4), tout aussi

(1) Mort, 206 (822), à Bagdad.

(2) Mort en 296 (909), à Bagdad.

(3) Es-Souli, mort en 335 (947).

(4) Ben Hazm, mort à Cordoue, en 460 (1067).

authentique que le premier. — Les plus judicieux écrivains musulmans des temps postérieurs adoptèrent cette opinion, dont ils ne pouvaient apprécier l'invraisemblance; le géographe El-Bekri, entr'autres, enseigna, au 5^e siècle de l'hégire, que les Berbères furent chassés de Syrie après la mort de Goliath, et s'accorda avec Messaoudi (1) à les représenter comme s'étant enfuis dans le Mar'erb à la suite de cet événement: « Ils avaient voulu, » dit-il, rester en Égypte, mais ayant été contraints par les » Coptes à quitter le pays, ils allèrent à Barca, en Ifrikia et en » Mar'erb » (2).

Plus tard, l'historien Eben Khaldoun, dans le 8^e siècle de l'hégire, s'exprimait ainsi: « Le seul fait réel, fait qui nous dispense de » toute hypothèse, est ceci: Les Berbères sont les enfants de » Canaan, fils de Cham, fils de Noé. — Leur aïeul se nommait » Madigh, leurs frères étaient les Gergéséens. — Les Philistins, » enfants de Casluhim, fils de Mesraïm, fils de Cham, étaient » leurs parents. — Le roi chez eux portait le titre de Goliath » (Djaloul). il y eut en Syrie, entre les Philistins et les Israélites, des guerres rapportées par l'histoire, et pendant lesquelles » les descendants de Canaan et les Gergéséens soutinrent les » Philistins contre les enfants d'Israël. Cette dernière circonstance » aura probablement induit en erreur la personne qui représente » Goliath comme berbère (3), tandis qu'il faisait partie des Philistins, parents des Berbères. On ne doit, conclut enfin Eben » Khaldoun, admettre aucune autre opinion que la nôtre; elle » est la seule qui soit vraie et de laquelle on ne puisse » s'écarter. »

Si puissamment soutenue par de bons écrivains, cette légende fit un chemin rapide; plusieurs tribus, même, s'en emparèrent pour leurs histoires particulières: « les Beni Betroun, dit M. le baron Aucapitaine, dans l'ouvrage encore inédit qu'il termine sur la Kabilie, prétendent descendre des habitants de Betroun (l'ancienne Botrys Syrienne), émigrés de leur patrie pour se soustraire aux persécutions du roi Salomon, fils de David » (4).

(1) El-Messaoudi, mort en 345, en Égypte (956).

(2) Procope rapporte à peu près le même détail.

(3) El-Djorjani, de Neicapour (3^e siècle de l'hégire).

(4) Une tradition de même genre, dit M. Marcus (Géog. des États barb. p. 724), existe chez les Abyssins, dont le pays aurait été peuplé, selon la chronique d'Axoum, par les peuples Cananéens de la Palestine.

IV.

Parmi les princes auxquels on rapportait l'éloignement des Berbères de la Syrie nous avons, plus haut, cité le roi Ifrikos. Ce nom se rapporte à un autre récit dû à l'imagination inventive des Arabes et destiné à expliquer les dénominations *Ifrikia* et *Berbera*. « Voici, dit Eben Khaldoun, comment on raconte la chose : Ifrikos, fils de Saïfi, un des rois Tobba de l'Yémen, envahit le Mar'erb et l'Ifrikia et y bâtit des bourgs et des villes, après en avoir tué le roi Djerdjis. Ce fut même d'après lui, à ce que l'on prétend, que ce pays fut nommé l'Ifrikia. Lorsqu'il eut vu ce peuple de race étrangère et qu'il l'eut entendu parler un langage, dont les variétés et les dialectes frappèrent son attention, il céda à l'étonnement et s'écria : « Quelle Berbera est la vôtre ! » On les nomma Berbères pour cette raison. Le mot Berbera, en arabe, signifie un mélange de cris inintelligibles ; de là, on dit du lion qu'il berbere quand il pousse des rugissements confus. »

Il suffit de lire cette légende pour juger de son authenticité. — Qui refuserait de croire, après cela, à cet Ifrikos, si habilement trouvé parmi les rois Tobba, à cette heureuse explication du nom d'un grand peuple. Elle vécut, cependant, pour des raisons de vanité nationale.

Simple addition, d'abord, à l'histoire de Goliath (1), cette nouvelle version finit par s'en détacher peu à peu ; car, à mesure que les Berbères redevenaient maîtres de leur pays, ils ne voulaient plus être de la descendance maudite de Cham. Les émigrés amenés par Ifrikos devinrent d'abord un mélange de Cananéens et d'Amalécites descendants de Sem. — Puis, les Cananéens disparurent tout-à-fait, il ne resta plus qu'une émigration purement arabe, partie de Palestine (2), et, enfin, dernière transformation, qu'une expédition himyérîte, venue des rivages de l'Arabie heureuse (3).

Voici ce qu'étaient devenus, d'altération en altération, les récits primitifs de Procope et des historiens Byzantins !

(1) El-Taberi, mort en 310, à Bagdad (922)

(2) El-Messaoudi, mort en 345 en Égypte (957).

(3) Opinion rapportée par E. Khaldoun, sans nom d'auteur.

Néanmoins, la dernière hypothèse ne fut pas adoptée généralement : depuis trop longtemps, il était admis que les Berbères étaient les fils de Canaan ; seulement, chaque tribu imposa, dès lors, à ses généalogies le devoir de la rattacher, à travers les âges et en dehors de la masse générale de la nation, à la noble race de Sem. Les sultans, bientôt, voulurent plus encore, et trouvèrent sans peine, parmi les savants de leur cour, d'habiles généalogistes, qui firent remonter hardiment, d'âge en âge, la souche de la dynastie aux Coreïche, parents du prophète, et même (que ne peuvent l'ignorance et la servilité !) jusqu'au prophète Mahomet, lui-même.

Combinés de cent façons, dans des proportions diverses, ces trois élémens d'histoire, la légende de Goliath, l'émigration Cananéenne et l'expédition d'Ifrikos, ont formé cent récits contradictoires, qui ne méritent pas, d'ailleurs, l'honneur de l'examen. Citons seulement, pour montrer jusqu'à quel point manquent aux historiens musulmans la science chronologique et l'esprit de critique, l'opinion du philosophe Isfendad et celle de l'historien Ben Morahbel. Si l'on en croyait le premier, les Guezoula, que connurent les Romains sous le nom de Gétules, descendaient d'En Noman, roi postérieur à Jésus-Christ, et selon l'autre, l'armée d'Ifrikos, ce roi de Yémen, qui peupla l'Afrique, contenait des Coreïchites, c'est-à-dire une tribu qui n'était pas formée encore deux cents ans avant l'ère chrétienne.

D'autres de ces récits, il est vrai, sont plus habilement conçus ; nous dédaignerons, cependant, de les réfuter. M. de Slane a trop bien prouvé que jamais les Arabes ni les Berbères, eux-mêmes, n'avaient pu posséder de documents pour établir des généalogies sérieuses et savantes. « On pourrait attribuer, dit-il, une certaine valeur aux indications fournies par les auteurs arabes, si l'on ne savait que, dans l'histoire des deux premiers siècles de la domination musulmane en Afrique, les dates les plus importantes sont inexactes et que le récit des faits est incomplet et souvent peu croyable. — Jusqu'au milieu du 2^e siècle de l'hégire, les annales de l'islamisme offrent une foule de contradictions et de lacunes.... Même en ce qui touche l'histoire de leur propre pays, les Arabes n'ont jamais eu que des notions très-confuses, et, à l'exception des événements qui signalèrent la carrière de Mahomet, tout ce qu'ils nous racontent de l'ancienne Arabie est peu satisfaisant et souvent contradictoire.... »

» On ne peut donc espérer des Arabes une suite de bons renseignements sur un peuple aussi obscur que la race Berbère. »

Quant aux traditionnistes indigènes, ils ignoraient trop complètement les faits de l'histoire d'Afrique, tels que l'établissement des Phéniciens, la domination Romaine, la conquête des Vandales, pour qu'on puisse croire que les récits qu'ils nous ont transmis leur soient parvenus directement par la tradition. Il est évident qu'ils les ont reçus des Arabes, qui, de leur côté, ne sont que d'infidèles et maladroits commentateurs des historiens chrétiens de Byzance (1).

H. TANXIER.

Fort-Napoléon, 20 juillet 1862.

(A suivre)

(1) V. la lettre d'envoi de M. le sergent H. Tanxier, à la *Chronique*.

